

A photograph of a man in profile, shirtless, wearing a light blue denim jacket and dark pants, running through a field of tall, dry, golden-brown grass. A thick plume of white smoke or steam rises from behind him, partially obscuring his back and the background. The sky is overcast and grey. The entire image is framed by a solid red border.

**HJORTH &  
ROSENFELDT**

**Ce qu'on a semé**

roman traduit du suédois par Rémi Cassaigne

actes noirs  
*ACTES SUD*





## DES MÊMES AUTEURS

*SECRETS*, Éditions du Rocher, 2012.

*CELUI QUI N'ÉTAIT PAS UN MEURTRIER*, sous le titre *DARK SECRETS*, Éditions Prisma, 2013 ; Babel noir n° 267.

*LE DISCIPLE*, Éditions Prisma, 2014 ; Babel noir n° 270.

*LE TOMBEAU*, Éditions Prisma, 2014 ; Babel noir n° 273.

*LA FILLE MUETTE*, Actes Sud, 2018 ; Babel noir n° 243.

*RECALÉ*, Actes Sud, 2019 ; Babel noir n° 281.

*JUSTICE DIVINE*, Actes Sud, 2021.

Titre original :

*Som man sår*

Éditeur original :

Norstedts, Stockholm

© Michael Hjorth & Hans Rosenfeldt, 2021

Publié avec l'accord de Salomonsson Agency

Photographie de couverture : © Alex Stoddard

© ACTES SUD, 2023  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-17911-3

HJORTH & ROSENFELDT

# Ce qu'on a semé

roman traduit du suédois  
par Rémi Cassaigne

*ACTES SUD*



*Pendez-les haut*  
*Pendez-les lentement*  
*Mais pendez-les haut*  
*Je demande vengeance*  
*Un matin tôt*  
*Né crétin*

KENT, *Les Crétins.*



À quand remontait son départ ?

Des années. Plusieurs années. Mais combien ? Moins de dix, en fait. Sans intérêt. Ça aurait dû et pu être beaucoup plus, se dit-elle en apercevant la silhouette familière de la ville par la fenêtre du bus.

Que faisait-elle là ?

Pourquoi était-elle revenue ?

Au fond.

Dix ans après, et alors quoi ? Qu'est-ce qu'elle en avait à faire ? Rien. Elle se fichait bien de savoir ce qu'étaient devenues les vingt-neuf personnes qu'elle avait été forcée de fréquenter pendant trois ans. Ce qu'elles faisaient aujourd'hui, si elles avaient une famille, dans quoi elles bossaient, où elles habitaient.

Rien à foutre de tout ça. Rien à foutre de ces gens.

Elle n'imaginait pas non plus que certains d'entre eux puissent s'intéresser à elle. Elle n'avait jamais compté en quoi que ce soit pour aucun d'eux. Se souvenaient-ils seulement d'elle ? Certains, peut-être. Ils auraient dû. Ou bien oubliait-on les personnes à qui on avait pourri la vie ? Peut-être n'existaient-elles qu'aussi longtemps qu'on pouvait les tourmenter, pour disparaître dès qu'il devenait impossible de les blesser ? Peut-être de nouvelles victimes remplaçaient-elles inévitablement les anciennes ?

Que faisait-elle ici ?

Pourquoi était-elle revenue ?

Ce n'était pas un retour triomphal. Pas une belle revanche. Il n'y a pas d'espoir qu'ils se rassemblent autour d'elle ou se

mettent à l'aimer davantage parce qu'elle était devenue célèbre ou avait réussi. Elle ne pouvait pas revenir leur en mettre plein la vue. Le vilain petit canard ne s'était pas transformé en cygne, il était juste plus âgé, plus dur.

Alors que faisait-elle ici ?

Pourquoi était-elle revenue ?

Peut-être voulait-elle seulement leur montrer qu'elle était vivante, qu'elle osait, qu'ils n'avaient pas réussi à la briser. Mais était-ce vraiment le cas ? Qui savait à quoi aurait ressemblé sa vie si ces années-là avaient été différentes ? Meilleures. Supportables.

Sans la bande des Trois, qui avaient décidé qu'elle ne valait même pas la peine de s'énerver. Qui la traitaient comme du vent. Comme rien.

Sans la cohorte silencieuse des suiveurs, si hésitants, qui craignaient tellement de se retrouver eux-mêmes dans sa situation, et qui avaient rendu ça possible.

Sans Macke et Philip.

Non, elle ne s'aventurerait pas sur ce chemin-là. Pas maintenant. Pas encore. Elle refoula tout ça : les pensées, les noms, pour ce soir au moins. Ils allaient être là, se rappela-t-elle. Elle allait les voir. Ce soir. À cette fête, ou comment appeler ça ? Pas des retrouvailles, en tout cas. Pour des retrouvailles, il faudrait avoir eu un minimum de choses en commun. Ils allaient simplement être là.

Peut-être était-ce malgré tout pour ça qu'elle y allait, qu'elle revenait ?

Le rêve.

Récurrent.

La première fois, c'était la nuit après avoir reçu l'invitation. Puis il était revenu à plusieurs reprises, après qu'elle l'eût acceptée. Ce rêve où elle obtenait justice. Où elle s'affirmait. Enfin. Leur donnait ce qu'ils méritaient. Parfois si réel, si vivant qu'elle se réveillait avec un sentiment de triomphe. Qui naturellement se dissipait dès qu'elle reprenait pied dans la réalité.

Le bus passa devant les panneaux annonçant l'entrée dans Karlshamn, elle était de retour dans la ville qu'elle avait quittée. Abandonnée. Fuie. La boule au ventre – qu'elle pensait être

faites de regrets et d'angoisse – était en fait sans doute autre chose, se persuada-t-elle. De la détermination. De l'espoir. Une haine lentement ressuscitée, qu'elle avait trop longtemps refoulée, mais qu'elle comptait bien désormais laisser croître.

C'était pour ça qu'elle était revenue.

C'était ça qu'elle allait faire.

Rendre les coups.

Kungsgatan.

Angelica Carlsson n'essaya même pas de retenir son sourire satisfait en s'engageant dans cette rue. Il y avait des villas plus grandes et plus luxueuses, de plus beaux appartements à Karlshamn, des adresses plus chics. Mais au bout de quatre mois seulement elle avait plus ou moins emménagé dans un grand trois-pièces sur Kungsgatan. Pas mal, quand même.

Cent douze jours après avoir rencontré Nils pour la première fois.

Cent treize jours après avoir pris contact avec lui sur un des nombreux sites de rencontre où elle était inscrite ou qu'elle visitait régulièrement. Dix-sept ans de plus qu'elle. L'air gentil, divorcé, une grande fille volant de ses propres ailes, son profil semblait parfait, exactement le genre d'homme qu'elle recherchait, mais elle ne pouvait bien sûr pas en être certaine. Ce n'était qu'après le cinquième – ou était-ce le sixième ? – rendez-vous qu'elle avait compris. Elle avait trouvé le bon. Le regard baissé, elle avait timidement posé sa main sur la sienne et dit qu'elle espérait qu'il voudrait bien la voir plus souvent, qu'elle apprécierait vraiment qu'ils... qu'ils aillent plus loin, ensemble. Il avait ri, un peu gêné, et se serait sûrement récrié en écartant les deux mains si elle ne lui en avait pas tenu une.

“Qu'est-ce que tu peux bien me trouver ?”

Sans laisser sa joie bouillonnante monter jusqu'à son visage, elle s'était contentée de le regarder gravement en lui disant qu'il était bête, qu'elle se demandait pourquoi il se dépréciait ainsi, lui qui semblait être un homme si fantastique. C'était

pour ça qu'elle voulait passer plus de temps avec lui. Main dans la main, ils étaient rentrés chez lui ce soir-là. C'était la première fois qu'elle montait dans l'appartement de Kungsgatan.

Quelques semaines plus tard, l'air de rien, elle avait mentionné Dick.

Son crétin fini d'ex-petit ami.

Déprimée et quelque peu distraite, elle avait retrouvé Nils chez lui après son travail. Bien entendu, il avait remarqué qu'elle n'était pas dans son assiette, mais elle ne voulait pas en parler, pas le mêler à ça. Elle s'y était tenue jusqu'au moment où elle l'avait senti sur le point de cesser ses questions et de lâcher l'affaire, comme elle le lui demandait.

Alors, à contrecœur, elle lui avait tout raconté.

À la tombée de la nuit, elle y était encore.

Nils savait alors tout : comment Dick et elle s'étaient rencontrés alors qu'elle était jeune et stupide, comment elle avait trouvé passionnants ses projets perchés et irréalistes, ses virées folles, son style de vie insouciant, mais à quel point cette apparence légère et charmante cachait une face sombre et une manie du contrôle. En larmes, elle lui avait raconté comment au bout de quelques années elle était tombée enceinte, que Dick n'avait absolument pas voulu de l'enfant, qu'il l'avait forcée à choisir entre lui et le bébé, ce qui ne l'avait pas empêché de la larguer quelques mois seulement après l'avortement. Nils l'avait serrée contre lui sur le canapé, elle avait séché ses larmes, s'était laissé consoler. Elle se demandait par quoi continuer, mais il l'avait aidée en lui demandant pourquoi elle se mettait à penser à Dick justement aujourd'hui, maintenant.

S'était-il passé quelque chose ? S'était-il manifesté ?

Oui. Il s'était manifesté.

Voilà quelques années, il était revenu dans sa vie, lui avait-elle expliqué. Il avait recommencé à lui faire la cour. Lui disait qu'elle lui manquait, qu'il était désolé de la manière dont il l'avait traitée, qu'il avait réalisé à quel point il s'était mal comporté. Il avait mûri : ne pourraient-ils pas se remettre ensemble ? Il l'avait priée, suppliée. Et elle était tombée dans le panneau. Elle avait cru qu'il avait vraiment changé. Qu'il pourrait lui offrir la sécurité qu'elle recherchait.

Ça avait bien commencé et, après six mois environ, ils avaient décidé de vivre ensemble. Ils avaient acheté un appartement à Göteborg. Mais, au bout de quelques mois seulement, sa jalousie et sa manie du contrôle étaient ressorties et avaient pris le dessus. Cette fois, il s'était montré violent. Elle avait trouvé quelque part en elle la force de rompre pour échapper à son emprise. Il aurait beau dire, lui faire toutes les promesses du monde, il ne réussirait jamais à la faire revenir. Elle en avait fini avec Dick. Mais pas lui avec elle, tant s'en fallait. Il continuait à l'appeler régulièrement, exigeait, menaçait, faisait pression, s'ingéniait à lui compliquer et lui gâcher la vie. À présent, c'était au sujet de l'appartement de Göteborg et leur emprunt, elle ne savait pas bien quoi, elle avait racroché et bloqué son numéro quand il avait commencé à lui crier dessus, mais il avait réussi à lui instiller ça sous la peau.

Voilà pourquoi elle était déprimée en arrivant, alors qu'elle aurait dû être heureuse. De sa vie. Avec lui. Avec Nils.

Cette nuit-là, ils avaient couché ensemble pour la première fois. Après, elle avait pleuré dans ses bras. Elle lui avait confié sa joie et sa gratitude qu'ils se soient rencontrés. Il la rassurait, elle se sentait protégée.

“J'aime te protéger”, lui avait-il chuchoté en lui caressant tendrement les cheveux. Elle l'avait étreint en silence, c'était exactement ce qu'elle espérait entendre.

Les semaines suivantes, elle avait plus ou moins emménagé chez lui. Elle venait plus souvent, restait plus longtemps, prenait avec elle un ou deux vêtements de rechange, s'était vue attribuer une étagère, un tiroir, de la place dans la penderie. Elle n'avait jamais vu ni entendu l'ex-femme de Nils, sa fille connaissait son existence, mais semblait ne pas voir d'inconvenient à ce que son père ait rencontré une autre femme. Ils n'avaient pas de contacts très assidus, Nils et sa fille. Ils s'appelaient au mieux une fois toutes les deux semaines. Quand Angelica était dans l'appartement, sa fille n'était jamais passée les voir, alors qu'elle vivait à Helsingborg, à deux heures de train à peine.

Angelica rejoignit le porche en quelques pas. Ce sourire de satisfaction devait disparaître. Faire place à l'inquiétude

et l'angoisse. Le moment était venu de passer à la phase suivante. Aujourd'hui, Dick avait réussi à la joindre à nouveau. L'avait menacée de contacter la police et le fisc, et de tout un tas d'autres choses encore. Elle n'avait pas non plus tout compris, mais en gros, il comptait vendre l'appartement de Göteborg et, pour une raison  $x$ , elle lui devait de l'argent.

Elle allait arriver dans tous ses états, accablée, en larmes, aspirant à la consolation que seul Nils pouvait lui offrir. Et qu'elle obtiendrait. Mais elle ne s'apaiserait pas. Pas ce soir. Dick voulait 235 000 couronnes. Beaucoup, beaucoup, beaucoup d'argent. D'où le sortirait-elle ?

Son plan de bataille s'arrêtait là et, pour la suite, elle improviserait. Dans le meilleur des cas, Nils lui proposerait directement de lui prêter l'argent, sans poser de questions ni vérifier quoi que ce soit. Plus vraisemblablement il proposerait une aide juridique, peut-être un dépôt de plainte. Dans ce cas, il faudrait qu'elle esquivé, qu'elle se hâte lentement d'installer en douceur l'idée qu'il pourrait être celui qui l'aiderait à se libérer une bonne fois pour toutes. Son chevalier sur son blanc destrier. Un prêt. Pour lui une somme modique, mais pour elle c'était vital.

En tout cas jusqu'à ce qu'elle ait un autre problème et qu'il lui en faille davantage.

Elle glissa la clé dans la serrure en fermant les yeux, sentit les larmes lui monter aux yeux. Putain, ce qu'elle était bonne.

L'entraînement payait.

Quand elle rouvrit les yeux, elle n'avait plus qu'un huitième de seconde à vivre. À peine. La balle sortit du canon à près de huit cents mètres par seconde. Presque deux fois la vitesse du son : elle n'eut pas le temps d'entendre la détonation avant d'être touchée à la tempe et de s'effondrer, morte, dans sa chère rue Kungsgatan.

Kerstin Neuman  
Bernt Andersson  
Angelica Carlsson  
Philip Bergström  
Aakif Haddad  
Lars Johansson  
Ivan Botkin  
Annie Linderberg  
Peter Zetterberg  
Milena Kovacs

Troisième corps, troisième meurtre.

Vanja jeta un regard à l'ambulance qui franchissait sans hâte les barrages de Kyrkogatan, où un certain nombre de badauds s'étaient rassemblés derrière les rubalises bleu et blanc. Le véhicule jaune et vert fut photographié et filmé par plusieurs téléphones portables tandis que, sans gyrophare ni sirène, il prenait la route de la morgue la plus proche. Vanja ne savait pas où celle-ci se trouvait, elle n'avait pas encore eu le temps de se familiariser suffisamment avec la ville. Ursula le savait, elle y était déjà allée pour se faire elle-même une idée des blessures des deux précédentes victimes. Sinon, tout ce qu'elles savaient à leur sujet était ce qu'elles avaient eu le temps de lire dans le dossier au commissariat, après que la police locale leur avait officiellement transmis l'enquête.

La première, une femme de soixante-huit ans, Kerstin Neuman, probablement abattue alors qu'elle était allée chercher le courrier à la boîte aux lettres au bord de la grand-route. Pas grand-chose à se mettre sous la dent : la petite ferme où elle vivait seule était isolée, à une dizaine de kilomètres de l'agglomération proprement dite. Une solitude que Kerstin Neuman avait choisie, comme Vanja l'avait compris en se plongeant dans le dossier. Elle n'était pas directement menacée, mais tout le monde – ou en tout cas beaucoup de monde – savait qui était Kerstin Neuman. Ce qu'elle avait fait. Ou plutôt ce qui lui était arrivé, puisqu'elle n'avait jamais été officiellement tenue pour responsable. L'accident de bus.

La deuxième victime, Bernt Andersson, cinquante-trois ans, en faisait au moins dix de plus sur la photo fixée au tableau d'affichage de leur bureau provisoire à l'hôtel de police, à quelques pâtés de maisons de là. Résultat d'une vie dure. Pendant des années, il avait consommé à peu près tout ce qu'on pouvait consommer. Ces derniers temps, d'après les personnes qui le croisaient parfois en train d'errer à Asarum, où il habitait, il s'agissait principalement d'alcool. C'était un visage connu de la police locale, il avait passé d'innombrables nuits en cellule de dégrisement, avait été arrêté pour trouble à l'ordre public, mis en examen pour infractions mineures à la loi sur les stupéfiants, mais s'en était toujours tiré avec des amendes. Il avait également fait l'objet de dépôts de plaintes pour vols ou violences de la part des femmes chez qui il arrivait à habiter de temps en temps.

Mais aucune condamnation.

Ils l'avaient retrouvé étendu sur une machine de musculation en plein air à l'orée d'un bois, trois jours après que Kerstin Neuman avait été abattue. Une balle dans la tempe, du même calibre que celles retrouvées dans les deux autres corps. Il avait également été tué sur le coup.

C'était alors que Krista Kyllönen, la cheffe de la police locale, avait réussi à convaincre ses supérieurs du secteur sud à Malmö de faire appel à la Criminelle. C'était inhabituel pour une enquête en cours depuis à peine une semaine, mais il s'agissait malgré tout dans les deux cas d'un tireur d'élite et il n'y avait aucun témoin, aucun indice matériel à part les balles, pas de douilles laissées sur place, pas de traces de pneus, rien de suspect sur les rares caméras de surveillance que comptait la ville.

Ils ne disposaient d'aucun élément pour avancer, et avaient besoin d'aide.

Dire qu'ils étaient arrivés dans une ville en proie à l'effroi était exagéré, mais une troisième victime tuée par balle en l'espace de huit jours allait sans aucun doute augmenter l'inquiétude et la peur, et dans ce cas la colère n'était jamais loin. Tout ça pouvait très vite tourner au cauchemar. Cela ne devait pas arriver. Vanja savait qu'on la tenait à l'œil. C'était

sa première grande enquête depuis qu'elle avait repris la direction de la brigade criminelle en décembre.

Depuis qu'elle avait remplacé Torkel.

Elle se retourna et regarda vers le haut de la rue le barrage au carrefour avec Södra Fogdelyckegatan. Vanja ne savait pas ce que *fodgelycka* voulait dire, ni même s'il s'agissait d'un vrai mot. Ça avait l'air inventé. Là aussi, des curieux s'étaient attroupés, mais en nombre plus restreint, et moins de téléphones étaient brandis. C'était plus loin du lieu du crime proprement dit, pas facile de faire des images montrant autre chose qu'une banale rue de petite ville de province. Peut-être pouvaient-ils avoir Ursula dans le cadre : accroupie, elle était occupée à photographier l'endroit où avait été tuée la victime qui, d'après le permis de conduire retrouvé dans son manteau, se nommait Angelica Carlsson, trente-neuf ans.

“Vanja.”

Elle se retourna et vit Carlos qui se dirigeait vers elle. On était début avril, le soleil déclinait, certes, mais il ne faisait pas froid, en tout cas pas aussi froid qu'on aurait pu le croire en voyant Carlos Rojas. Bonnet enfoncé sur les oreilles, gants fourrés, une grosse écharpe sous l'épaisse doudoune de luxe que Vanja savait cacher un pull en laine, une chemise en flanelle et un tee-shirt. Elle était à peu près certaine qu'il portait aussi une paire de collants sous son jean de marque.

Carlos était la dernière recrue du groupe. La première fois qu'ils avaient travaillé ensemble, c'était à Uppsala, quand ils traquaient un violeur en série. Vanja essayait d'éviter de penser à ces semaines d'octobre trois ans et demi plus tôt. Où elle avait failli être l'une des victimes. Une horreur, et l'une des enquêtes les plus étranges qu'ils avaient menées, mais c'était à cette occasion qu'elle avait fait la connaissance de Carlos avec le reste de l'équipe. Quand Torkel était parti – quand il avait été *poussé vers la sortie*, se corrigea-t-elle – il avait fallu recruter un nouvel élément. Cela avait été Carlos. Il était facile à vivre, doué, travailleur, précis. Autant de caractéristiques qu'appréciait Vanja, surtout depuis qu'elle avait la responsabilité de toutes les affaires dont écopait la Criminelle. Mais il avait froid. Toujours, quelle que soit la température.

“Qu’est-ce qu’il y a ? demanda-t-elle quand il l’eut rejointe.

— J’ai une femme là-haut, dit-il en désignant le clocher qui se dressait un peu plus loin sur la colline derrière une grille en fer forgé noir, de l’autre côté de la rue. Elle dit qu’elle a entendu le tireur.

— Entendu ?

— Oui, entendu. Tu veux lui parler ?”

Vanja réfléchit un peu. Le voulait-elle ? Elle se doutait bien que tout ce qu’elle apprendrait était que cette femme avait entendu une détonation. Mais elle se devait d’y aller. Il fallait retourner le moindre caillou...

Elle monta avec Carlos vers la petite tour de pierres au crépi beige qu’on aurait cru dépendre d’une église, mais qui se dressait seule au sommet de la colline, l’édifice religieux le plus proche se trouvant dans le pâté de maisons voisin. La pelouse était semée ici et là de primevères en boutons. *Le printemps est plus précoce ici qu’à Stockholm*, pensa Vanja, avec l’impression d’être une retraitée. C’était une phrase qu’aurait pu dire son papa. L’un de ses papas, en tout cas. Valdemar. Pour qui elle pensait garder un attachement à toute épreuve, mais avec qui, après beaucoup de complications, de mensonges et de révélations, elle avait perdu contact.

Qu’il soit actuellement en prison ne facilitait pas non plus les choses.

À la place, c’était à Sebastian Bergman, qu’elle s’était pourtant efforcée des années durant de chasser de sa vie, qu’elle donnait de temps en temps des nouvelles. Assez curieusement, ils avaient ces dernières années développé une relation presque normale. Étranges, les chemins divers qu’empruntait la vie. C’était lié à sa fille. Amanda. La petite-fille de Sebastian. Qui allait avoir trois ans en juillet. Vanja interrompit le cours de ses pensées et refoula le manque qui l’êtreignait chaque fois qu’elle pensait à Amanda, c’est-à-dire souvent.

Ils rejoignirent la femme qui les attendait à côté d’un Rolser à carreaux marron. La cinquantaine, elle avait une coupe de cheveux courte et irrégulière, dont Vanja supposait qu’elle était le résultat d’une rencontre avec une paire de ciseaux devant un miroir de salle de bains, des vêtements propres

et en bon état, mais semblait malgré tout assez décatie. Elle tenait d'une main une pince à déchets et Vanja vit que son chariot était à moitié rempli de canettes et bouteilles vides. Vanja se présenta en indiquant son nom et son titre, et invita la femme à lui raconter.

“Je lui ai déjà tout dit, à lui, là, fit-elle en montrant Carlos de la tête. Je passais par ici, les jeunes s’y réunissent le soir, c’est d’habitude un bon endroit pour ramasser des canettes, et c’est là que j’ai entendu une détonation.”

Vanja se maudit intérieurement. Elle aurait pu, dû, laisser Carlos gérer ça. Établir des priorités. Déléguer. Pour ça, Torkel était bon.

“Une détonation ?

— Comme un coup de feu.

— Savez-vous d’où il venait ?

— Non, c’était comme si ça se répercutait entre les immeubles.”

Vanja regarda autour d’elle. Pas vraiment d’espace “entre les immeubles”. Deux maisons basses en bois au début de la rue, certes, et un grand bâtiment rouge affichant MAISON PAROISSIALE en grandes lettres, une trentaine de mètres plus loin dans l’espèce de parc où ils se trouvaient. Sinon seulement l’immeuble de trois étages qui trônait seul d’un côté de Kungsgatan. Rien qui permette à un son de se répercuter.

“Vous n’avez vu personne s’enfuir en courant ?

— Non.

— Personne qui se déplaçait, même sans courir ? Pas de voiture qui s’éloignait ?

— Non, mais j’ai entendu la détonation.

— Merci. Mon collègue va prendre vos coordonnées, au cas où nous aurions besoin de vous recontacter. Merci de votre aide.”

Vanja commença à redescendre vers la rue en contrebas. Elle regarda alentour. D’où pouvait venir le coup de feu ? D’un des immeubles le long des rues perpendiculaires, là où les barrages de police avaient été placés ? Possible. Éventuellement de quelque part dans le parc qu’elle était en train de quitter, mais c’était moins vraisemblable. Peu d’arbres derrière

lesquels se cacher, pas de broussailles épaisses, c'était risqué en plein jour. Il était inutile de spéculer, ils ne connaissaient pas l'angle du tir, et ne le connaîtraient sans doute jamais, ignorant la position d'Angelica Carlsson quand on l'avait abattue. Il y avait une clé dans la serrure, là où on l'avait trouvée, ce qui suggérait qu'elle était en train d'ouvrir la porte sous le porche bleu. Si elle lui faisait face, le coup provenait de quelque part sur la droite. De Södra Fogdelyckegatan, dans ce cas...

Allait-elle envoyer des agents faire du porte-à-porte dans les immeubles jaunes en pierre d'où on avait vue sur le lieu du meurtre ? Qu'aurait fait Torkel, à sa place ?

Sans s'être décidée, elle rejoignit la rue au moment où Billy sortait du porche bleu et se dirigeait vers elle d'un pas rapide.

“Je sais où elle allait.”

Dès que Vanja entra dans l'appartement au deuxième étage, elle eut la conviction que ce n'était pas le domicile d'Angelica. Elle avait visité tant de logements, à force – ceux des victimes, de leurs proches, des meurtriers –, et elle eut aussitôt l'impression qu'aucune femme n'habitait ici. Difficile de vraiment mettre le doigt dessus, mais ça avait l'air... terminé. Comme si quelqu'un était entré dans un magasin de meubles, avait acheté tout ce qu'il fallait, ni plus, ni moins, et basta. Sans rien compléter, personnaliser, ajouter ou enlever. Et s'en était contenté, ce qu'une femme n'aurait pas fait. Peut-être avait-elle juste des préjugés, mais l'appartement donnait l'impression d'un arrangement rapide – masculin – suite à un divorce.

Dans le canapé était assis l'homme dont Billy lui avait indiqué qu'il s'appelait Nils Fridman : à peine soixante ans, chino beige et chemise à carreaux, des cheveux qui commençaient à grisonner et s'éclaircir, un verre d'eau intact devant lui sur la table basse en verre, des larmes coulant sur ses joues pâles. Ses mains pendaient lourdement sur ses côtés, ses épaules s'étaient affaissées, toute son énergie semblait consacrée à tenir assis. Vanja se présenta à nouveau et demanda s'il avait le courage de répondre à quelques questions. Nils se racla la gorge et sortit de sa poche un mouchoir en tissu – Vanja pensait que plus personne en dessous de quatre-vingts ans n'en utilisait. Il essuya rapidement ses joues humides, puis se moucha et fourra à nouveau le mouchoir dans sa poche.

“La femme que nous avons retrouvée dehors, c’était Angelica Carlsson ? demanda Vanja en s’asseyant tout au bord de l’unique fauteuil de la pièce.

— Oui.” Ses yeux se remirent à couler en entendant son nom, mais le mouchoir resta dans la poche.

“Elle se rendait chez vous ?” À nouveau, davantage une affirmation qu’une question mais, une fois de plus, il confirma d’un hochement de tête.

“Elle habitait ici ? Comment la connaissiez-vous ?”

Nils renifla, déglutit plusieurs fois comme pour s’assurer que sa voix tiendrait, puis tourna vers Vanja ses yeux rougis de larmes.

“Nous étions ensemble, dit-il, la gorge serrée. Elle habitait parfois ici.

— Et le reste du temps ?” demanda Vanja en voyant du coin de l’œil Billy commencer à prendre des notes. Nils inspira pour répondre, mais s’interrompit une seconde, réfléchit, et une petite ride apparut sur son front.

“Elle... elle a un appartement à Bräkne-Hoby... ou Ronneby, dans ce coin-là...”

— Vous n’êtes jamais allé chez elle ?

— Non, nous étions surtout ici. Enfin, je veux dire, nous étions toujours ici, sauf quand nous sortions.”

Il fit une pause en prononçant ces derniers mots, et Vanja eut l’impression qu’il venait de réaliser qu’il était un peu étrange qu’il ne soit jamais allé chez Angelica ni ne sache même où elle habitait.

“Depuis combien de temps étiez-vous ensemble ?

— Nous nous sommes rencontrés fin décembre, sur une application.

— Ça fait donc presque quatre mois.

— Oui.

— Mais vous n’êtes jamais allé chez elle ?

— Non.”

Vanja jeta un coup d’œil à Billy. Que Nils n’ait jamais visité le logement d’Angelica suggérait qu’elle ne voulait pas l’y voir, ce qui pouvait signifier qu’elle avait quelque chose à cacher.

“Vous avez l’adresse ?

— Non, désolé.

— Ce n'est pas grave, nous trouverons." Vanja se tut, regarda l'homme effondré en comprenant que la question suivante serait encore plus pénible pour lui. Elle se pencha en avant, baissa un peu la voix. "Pouvez-vous nous dire quelque chose à son sujet qui puisse expliquer pourquoi elle a été tuée ?"

Nils se contenta de secouer à nouveau la tête, ses yeux débordèrent littéralement, comme si, chaque fois qu'on lui rappelait qu'elle était morte, c'en était trop pour lui. Il ressortit son mouchoir et réitéra la procédure : essuyer les larmes, se moucher, remettre dans la poche. Vanja se surprit à se demander s'il y avait une technique pour ne pas se tartiner l'ancienne morve dans les yeux, mais chassa cette idée. Se concentrer sur l'essentiel.

"Est-ce que ce ne serait pas le type qui a déjà abattu les deux autres ?" finit par lâcher Nils.

— Peut-être, admit Vanja. Mais elle ne vous a jamais parlé d'une menace, qu'elle se sentait surveillée, ou autre chose ? Elle ne vous a rien raconté ?

— Il y avait bien ce Dick, dit Nils, presque pensif.

— Qui est Dick ?

— Un ancien petit ami, avec qui elle a habité à Göteborg et qui continuait parfois à lui pourrir la vie.

— De quelle façon ?

— Il appelait pour lui dire qu'elle lui devait de l'argent, la menaçait d'appeler la police, de lui envoyer le fisc, tout ça."

Vanja regarda à nouveau Billy, comprit qu'ils étaient sur la même longueur d'onde en le voyant sortir son téléphone pour voir ce qu'il pouvait trouver sur ce Dick.

"Connaissez-vous son nom de famille ?" demanda-t-il en se retournant avant de quitter la pièce.

— Non, elle l'appelait seulement Dick.

— OK. Merci."

Vanja réfléchit un instant en silence. Un ancien petit ami. Jamais un bon signe. Beaucoup de femmes étaient menacées, blessées, tuées par des hommes avec qui elles avaient eu une relation. Beaucoup trop. Tous les ans.

Un ex jaloux. Pas impossible du tout.

Mais dans ce cas, y avait-il un lien avec les deux autres, ou les deux premiers meurtres n'étaient-ils qu'une façon de camoufler qu'Angelica était depuis le début la victime visée ? En formulant cette hypothèse, Vanja la trouva extrêmement tordue et tirée par les cheveux. Ils en savaient trop peu, sur Angelica avant tout, mais au fond sur tout. Ils ne savaient rien.

“Rien d'autre, à votre connaissance, ne lui pesait ou ne l'inquiétait ?

— Non, elle était toujours si gaie... si aimante et gentille...” La voix lui manqua à nouveau et, cette fois, il ne put retenir un sanglot. Vanja jeta un rapide coup d'œil vers le canapé : elle ne pensait pas que Nils Fridman puisse les aider davantage. Pour le moment en tout cas.

“Y a-t-il quelqu'un que nous pouvons appeler, quelqu'un que vous aimeriez avoir auprès de vous ?” demanda-t-elle en se levant du fauteuil, prête à mettre fin à cet entretien. À son grand soulagement, Nils secoua à nouveau la tête. Elle voulait regagner au plus vite leur salle de travail dans l'imposant hôtel de police d'Erik Dahlbergsvägen. Elle avait besoin d'être seule, de réfléchir, d'établir une stratégie pour la suite, pour faire avancer l'enquête. La responsabilité lui en incombait désormais. Pour la première fois, et elle en éprouvait tout le poids.

C'était déjà assez grave avec trois victimes.

Elle voulait à tout prix en éviter une quatrième.

Tellement pathétiques. Tous. Tellement pathétiques, ces cons.

Julia détestait la facilité avec laquelle ils se glissaient dans leurs anciens personnages. Sans résistance, comme s'il ne s'était rien passé, comme si le temps s'était arrêté. Les filles ordinaires, bonnes élèves, qui avaient certainement terminé leurs études à l'université, trouvé un bon emploi, fait carrière et fondé une famille, bien installées dans la vie, étaient groupées à un bout de la table. Les garçons intellos ou juste normaux étaient assis avec elles. Les filles populaires au plus près des garçons populaires qui s'épalaient, consumaient tout l'oxygène de la pièce, buvaient trop et commençaient chacune de leurs phrases par : *vous vous souvenez de la fois où...* puis une méchanceté, le rappel d'un moment humiliant, adressé à quelqu'un un peu plus loin à table, qui répondait d'un sourire crispé et d'un rire forcé, quelqu'un qui ne voulait pas gâcher l'ambiance et qui pouvait bien un peu payer de sa personne, merde ! Qui connaissait sa place dans l'ancienne hiérarchie, ressuscitée comme par magie le temps d'une soirée.

Macke, le pire. Bien sûr.

Le roi de la 3<sup>e</sup> B.

Il n'avait pas changé. Un peu plus gras, son ventre tendait sa chemise à gros motifs sous sa veste mal taillée. Quelques années de plus de malbouffe et d'excès d'alcool, supposa Julia. Ses boucles blond cuivré, son large nez un jour cassé et son horrible moustache. Les mêmes yeux bleus qui n'avaient jamais exprimé la moindre chaleur ou gentillesse, aussi loin qu'elle se souvienne.

Toujours aussi gueulard, aussi con.

Aussi effrayant pour la cohorte silencieuse des suiveurs, aussi populaire auprès de la bande des Trois qui riaient bien trop fort à ses blagues, trinquaient avec lui, et voulaient de temps en temps s'asseoir sur ses genoux.

Elle tourna le regard vers Philip. Il avait fait profil bas pendant le dîner, chose inhabituelle. Apparemment, il avait prévu de garder ses distances avec Macke, mais avait été obligé de se déplacer quand le roi s'en était aperçu.

“Phil !! Putain, Phil !! Viens t'asseoir avec la bande des durs !!”

Un bref instant, Philip avait paru vouloir protester, dire qu'il voulait rester là où il se trouvait, mais Macke n'en avait pas démordu, il avait entraîné la bande des Trois avec lui, qui s'étaient mises à scander “Phil ! Phil ! Phil !”, jusqu'à ce qu'avec un hochement de tête découragé et un mot d'excuse à sa voisine de table pressentie, Philip se lève et les rejoigne sous un déluge d'acclamations.

Personne ne l'avait mentionné, mais c'était tout comme.

Il n'allait quand même pas s'asseoir avec les perdants.

Les losers du collège de Grundvik.

Julia était arrivée tôt à l'hôtel, parmi les premiers. Elle était entrée dans la grande salle du deuxième étage – la “Salle de bal”, d'après la plaque en laiton bien astiquée à côté de la haute porte à doubles battants – qui pour la soirée devait leur permettre de se rassembler, boire, socialiser jusqu'à ce que tout le monde soit arrivé et qu'on serve le dîner dans la salle à manger. Julia n'y était encore jamais venue. Elle savait qu'elle avait servi de local pour ce bal de fin d'année auquel elle n'était pas allée. Plafond haut d'où pendaient trois grands lustres en cristal, lourds rideaux de soie aux immenses fenêtres, grandes portes vitrées donnant sur une terrasse qui devait offrir une vue à l'époque de la construction de l'hôtel, mais qui donnait à présent sur un grand immeuble de bureaux anonyme séparé par une rue étroite qui faisait penser à ces ruelles des films américains, encombrées de bennes et de poubelles. Une petite scène installée à un bout de la pièce, qu'on n'avait naturellement pas

cherché à fondre dans le décor, des tables hautes placées devant le bar provisoire qui offrait un choix entre bière, vin, ou gin tonic. Elle s'était justement fait servir un GT avant d'aller se placer dans un des angles, balayant du regard le local qui commençait à se remplir à mesure qu'arrivaient les autres participants de la fête, la plupart en petits groupes, quatre ou cinq personnes à la fois. Un taxi ou deux. Ils s'étaient visiblement retrouvés pour commencer la fête ailleurs. Personne n'avait appelé Julia pour lui proposer de s'y joindre. Plus pour se donner une contenance que parce qu'elle en avait vraiment besoin, elle s'était rendue aux toilettes.

Elle y avait trouvé Janet, une de la bande des Trois, en train de retoucher un maquillage déjà généreux.

“Julia, avait-elle lâché par réflexe, de cette irritante voix trop forte et trop aiguë qu'utilisent visiblement les filles entre elles quand elles sont un peu éméchées.

— Oui, avait-elle fait laconiquement, voyant que Janet avait immédiatement réalisé son erreur : elle ne méritait pas une salutation aussi cordiale et stridente.

— Tes cheveux sont violets, avait alors dit Janet après l'avoir toisée de la tête aux pieds.

— Je sais.”

C'était apparemment la seule chose qui vaille la peine d'être remarquée. Janet avait rangé son gloss dans son sac à main avant de partir sans un mot. Au retour de Julia dans la salle de bal, les deux autres de la bande des Trois s'étaient jointes à Janet et le niveau sonore était monté de plusieurs décibels.

Ils n'étaient pas aussi nombreux qu'elle s'y attendait. Des vingt-neuf de la classe, seuls dix-neuf s'étaient pointés. La proportion semblait à peu près la même dans les autres classes et l'autre école et, en tout et pour tout, il devait peut-être y avoir dans les cent trente personnes.

Pas grand monde ne venait lui parler. Ceux qui essayaient se lassaient vite : elle ne posait pas de questions ni ne montrait le moindre intérêt pour leur vie. Elle n'était pas là pour renouer le contact ou se faire des amis. Elle était là pour dire la vérité. Casser l'ambiance. C'était un peu sa spécialité. Elle avait bu plus qu'elle n'en avait l'habitude. S'était dit que ça

l'aiderait, lui donnerait du courage. Comme dans son rêve. Y était-elle éméchée ? On s'en foutait. Maintenant, elle l'était.

“Julia ?”

Elle s'était tournée vers la voix. Un garçon, quelques années de moins qu'elle, de moins que les autres convives. Cheveux blonds, rasés sur les côtés, yeux bruns, sourire aimable révélant des dents de travers, habits de service et badge. RASMUS. Malgré cela, il lui avait fallu quelques secondes pour le reconnaître. Il avait perçu son regard vide, et repris :

“C'est moi, Rasmus. Grönwall.

— Oui, je sais, je ne t'ai pas tout de suite reconnu, mais maintenant...

— Je sais, ça fait longtemps.

— Tu travailles ici ?

— En extra, seulement. Quand ils ont besoin.

— Et sinon ? Tu fais des études, ou bien ?

— Non, je bosse dans le coin à l'ICA Maxi, à la caisse... Je ne sais pas ce que je veux faire après. Mais toi, qu'est-ce que tu deviens ?

— Je fais mes études. Fac de droit, à Lund. Troisième année.” C'était le mensonge qu'elle avait décidé de servir toute la soirée, quelle que soit la personne qui lui poserait la question.

“Je ne pensais pas que tu viendrais.

— Moi non plus, mais... me voilà.”

Rasmus n'avait rien demandé d'autre, il s'était contenté de hocher la tête en embrassant du regard la salle où le niveau sonore avait augmenté proportionnellement à la fréquentation du bar.

“Il y a du monde, avait-il constaté. Il faut que je retourne bosser.

— C'était sympa de te voir, avait-elle dit, en sentant qu'elle le pensait vraiment.

— Sympa aussi. On devrait se revoir.”

Puis il était parti. Julia l'avait suivi des yeux tandis qu'il ramassait au passage verres et bouteilles sur les tables. Rasmus Grönwall. Le petit frère de Rebecca. Quand l'avait-elle vu pour la dernière fois ? Huit, neuf ans plus tôt, quand il avait... quatorze ans. Ça pouvait coller. Elle s'en souvenait, à

présent. Ils s'étaient rencontrés dans le bus. Il avait hâte d'avoir quinze ans pour pouvoir rouler à mobylette. La plupart de ses camarades fêtaient leur anniversaire au printemps, et lui plus tard, à l'automne.

La dernière fois qu'ils s'étaient vus, pas en coup de vent dans le bus, il n'avait que onze ans, ou quelque chose comme ça. C'était à l'enterrement de Rebecca. Et peut-être encore une autre fois après. Mais sans Rebecca, elle n'avait pour ainsi dire plus de raison de traîner chez les Grönwall.

Elle avait été tirée de ses pensées par un homme portant une veste qui venait vers elle. Philip. Qu'elle n'était pas prête à rencontrer. Pas encore.

“Salut”, avait-il fait, en s'arrêtant à un mètre environ. Silencieux. Tourné vers la foule, pas vers elle. Elle l'avait regardé à la dérobée. Que voulait-il ? Pourquoi était-il planté là ?

“Comment ça va ?

— Bien.”

Rien d'autre. Pas de et toi ? ni de qu'est-ce que tu deviens ? ou quoi que ce soit d'autre qui puisse passer pour une marque d'intérêt ou l'encourager à poursuivre la conversation.

“Tu veux quelque chose du bar ?

— J'ai ce qu'il me faut.

— OK.”

Il s'était éloigné d'un pas, s'était arrêté puis retourné vers elle, le regard grave, comme si quelque chose lui pesait. Il avait fait mine de dire quelque chose, mais s'était ravisé. Puis avait disparu.

Une cloche avait sonné, une personne de l'hôtel ou de la société qui organisait la fête avait souhaité à tous la bienvenue, puis on les avait fait passer dans la salle à manger. Placement libre, en principe, mais ce n'était bien sûr pas le cas. Macke et la bande des Trois décidaient. Pas seulement pour Philip. Ils avaient pris possession d'un bout de table et, par des ordres brefs – “Carl !” “Alva, viens !” “Milos, ici !” –, veillé à ce que la tableée soit disposée selon une échelle de popularité décroissante de là où ils étaient installés jusqu'à l'autre bout. Où était assise Julia.

Le dîner était passable. Pas vraiment chaud, pas vraiment bon. Aucune importance : de toute façon, elle était trop tendue pour manger. Bientôt. Bientôt ils allaient savoir.

Elle n'avait pas l'intention de jouer le jeu. De reprendre son ancien rôle.

À son bout de table, la conversation était laborieuse. Tous savaient se tenir, avaient certainement déjà dû se retrouver dans des galas, des bals ou autres, savaient soutenir une conversation polie, mais étaient étrangers l'un à l'autre, avec une seule chose en commun : trois années durant lesquelles ils s'étaient vus quotidiennement sans l'avoir choisi, et auxquelles la plupart d'entre eux ne repensaient jamais. Mais voilà qu'ils étaient de retour. De la pire façon imaginable.

Tellement pathétiques. Tous. Tellement pathétiques, ces cons.

Elle ne dit pas un mot du dîner. Fourbissait ses armes. Attendait la bonne occasion. Quand le personnel vint resservir du café, elle se leva. Envisagea de faire tinter son verre avec sa cuillère, mais s'abstint. Elle se contenta de reculer son siège et de rester debout en silence. Elle vit ceux qui étaient le plus près se regarder entre eux puis l'interroger des yeux. Julia allait-elle faire un discours ? Qui l'eût cru ? Un *chut* fusa alors, et le reste de la table se tut de proche en proche jusqu'à ce que le silence soit général, à l'exception du bout de la table. Macke, la bande des Trois et quelques autres acceptés pour une soirée. Philip leur fit signe de se taire, Macke se tourna vers lui en hochant la tête vers le bas de la table, vers elle.

“Mais quoi, putain, tu vas faire un discours ?! glapit Macke, en levant son verre dont il s'aspergea, ainsi que Janet. Vos gueules, Julia va faire un discours. Vos gueules !!”

Le silence ne fut pas complet, Janet ne put s'empêcher de glousser et Emma de lui chuchoter bruyamment de se taire. Macke leur demanda derechef de fermer leur gueule, tandis qu'il fixait sur Julia ses yeux luisants d'alcool.

Elle restait plantée là, silencieuse. C'était comme dans son rêve, et pourtant non.

Le lieu, les visages, les bruits, les odeurs, tout était différent, mais ce n'était pas le pire. Elle ne se sentait pas comme dans le rêve. Pas du tout. Elle voyait Macke, se souvenait de ce regard brumeux près de son visage, la chaleur de sa mauvaise haleine, la douleur, l'humiliation et, contrairement à

son rêve, ces souvenirs ne l'enflammaient pas. Ils ne la rendaient pas plus forte.

Ils la rendaient petite.

Apeurée. Indécise. Insignifiante.

“Tu vas parler, oui ou merde ? lança Macke par-dessus la table nappée de lin blanc. Ou bien tu vas rester plantée là, Barbapapa ?

— Je vais parler... commença-t-elle quand les rires provoqués par l'allusion à ses cheveux furent retombés. Je vais parler de toi.”

Puis elle se tut à nouveau. Tous ces visages, les gloussements de Janet en bruit de fond, certains se détournaient à présent, trouvaient que ça devenait gênant, ou peut-être devinaient-ils où elle voulait en venir. Les rumeurs devaient avoir circulé, dix ans plus tôt.

“Qu'est-ce que tu vas dire de moi ?” demanda Macke. Se faisait-elle des idées, ou y avait-il à présent quelque chose de dur dans sa voix ? Une menace sous-jacente, un avertissement de ne pas aller trop loin, de ne pas gâcher sa soirée ? Elle se ratatina encore davantage.

“Dis quelque chose ou rassieds-toi, pauvre tarée !”

Elle était incapable de dire quoi que ce soit, mais aussi de s'asseoir. Sans un mot, elle quitta la salle à manger. Entendit Macke dire quelque chose dans son dos, sans savoir quoi. Le sang lui tambourinait aux oreilles. Les Trois riaient. D'autres aussi, sûrement. Les rires semblèrent l'escorter à travers la salle de bal désormais vide, jusqu'à ce qu'elle débouche sur la terrasse qui courait sur toute la longueur de l'hôtel et referme la grande porte vitrée derrière elle. Elle fit quelques pas jusqu'à la balustrade basse en bois, le souffle lourd. Vit ses mains trembler en sortant son paquet de cigarettes. Elle en alluma une, souffla une bouffée de fumée avec un profond soupir. Quelle conne ! Pour qui se prenait-elle ? Qu'espérait-elle réussir, en fait ? Ses larmes vinrent. Comme une preuve supplémentaire de sa faiblesse. Elle les essuya d'un revers de manche furieux.

“Ça va ?”

Julia fit volte-face. Rasmus était là, ses yeux sombres pleins de sollicitude.

“Bien, c’est juste que... Ils sont tellement pathétiques, ces cons.  
— Ils sont bourrés.

— Ce n’est pas ça, c’est tout ce cirque, à quoi bon se voir, merde ? Nous n’avons rien en commun, et tout le monde fait comme si rien ne s’était passé. Exactement comme il y a dix ans. Personne n’a l’air d’avoir évolué ou grandi, ou quoi que ce soit. Putain, ça me débecte !”

Ce qui était vrai, mais pas totalement. Elle se détestait aussi elle-même. De s’être dégonflée. D’avoir laissé passer l’occasion. D’avoir cru avoir la moindre chance.

“T’as une clope ?”

Julia lui passa le paquet, il en sortit une cigarette qu’elle lui alluma. Il arrondit les mains autour des siennes pour se protéger du vent. Il était chaud. Ça faisait drôle de le voir avec une cigarette. Il était devenu mignon, ça la frappa. Elle n’avait encore jamais pensé à lui en ces termes. N’en avait jamais eu l’occasion. Il avait toujours été le petit frère de Rebecca, toujours dans leurs pattes, et à vrai dire drôlement énervant. Il voulait toujours en être, ne les laissait jamais tranquilles, rapportait tout à sa mère.

“Pourquoi être venue ? demanda-t-il en tirant profondément sur sa cigarette avant de souffler la fumée. On pouvait s’attendre à ce que ce soit comme ça.

— J’avais prévu de faire un truc.

— Quoi ?”

Elle secoua la tête. Ses idées de vengeance, de régler ses comptes, de se lever, lui semblaient tellement naïves à présent, un rêve éveillé et naïf, oui, elle aurait aussi bien pu souhaiter posséder un rhinocéros ou recevoir un prix Nobel.

“Rien, c’était idiot.”

Une nouvelle fois, il ne lui posa pas d’autre question. Il semblait sentir quand elle n’avait pas envie de parler. Une qualité. Ils continuèrent à fumer en silence, accoudés à la rambarde. Elle leva les yeux. Ciel étoilé.

“Tu es jolie.

— Pardon ?”

Elle se tourna vers lui. Avait-elle bien entendu ? La faisait-il marcher ? Rien dans son regard ne le laissait penser.

“Tu es jolie. Tes vêtements sont cools et j’aime bien tes cheveux. Tu ressembles à la fille dans *Scott Pilgrim*.”

— Je ne connais pas.

— C’est un film, ou plutôt d’abord une série, enfin bref tu ressembles à l’héroïne du film.

— Ah oui ?

— Oui.”

Ils continuèrent à fumer en silence. Ça lui allait. Il avait grandi, à tous égards, mais malgré tout elle le connaissait, il la connaissait, savait comment elle était et l’acceptait.

“Et chez toi, comment ça va ?” demanda-t-elle. Non pas pour rompre le silence, mais parce qu’elle s’était avisée qu’elle avait vraiment envie de le savoir.

“Bien.” Rasmus inspira une bouffée en haussant les épaules. “Papa et maman se sont séparés, tu le savais ?

— Non.

— Il y a quatre ans, ils n’ont jamais pu digérer sa mort.”

*Toi oui ?* songea Julie. *Je crois que moi non.*

“Dommage, dit-elle plutôt. Mais sinon ils vont bien ?

— Papa a une nouvelle compagne, mais oui, ils vont assez bien tous les deux, je crois.

— Salue-les pour moi.

— Je n’y manquerai pas. Tu restes longtemps en ville ?

— Je ne sais pas.

— Tu es là demain ?

— Peut-être. Pourquoi ?

— Tu veux qu’on se voie ?”

Elle croisa à nouveau son regard. Ses yeux gentils et pleins d’espoir. Comme dans son souvenir, comme quand il était entré dans la chambre de Rebecca, avait demandé ce qu’elles faisaient, s’il pouvait participer.

“Bien sûr, pourquoi pas ?”

Trois mètres. Au moins. Non, plus.

Vanja se pencha en arrière sur son fauteuil de bureau pour contempler un moment l'impressionnante hauteur sous plafond. La pièce était sans comparaison la plus belle qu'on leur ait jamais attribuée en mission extérieure. Haut plafond à stucs. Papier peint à médaillons jaune passé couvert jusqu'à un bon mètre de lambris blancs en bois. Dans de larges cadres sculptés, d'épaisses portes à miroirs, du parquet. L'immeuble devait avoir jadis été édifié pour une autre institution, une école, un hôpital, une société de tempérance, ou quelque chose de ce genre. Bref, personne n'irait mettre autant de temps, de soins et d'argent dans un commissariat de police. Pas même vers 1900, date de construction estimée au doigt mouillé par Vanja – à trente ans près, elle n'y connaissait vraiment rien en architecture, mais ça avait l'air ancien.

Ancien et accueillant.

Ils se sentaient les bienvenus.

C'était en grande partie grâce à Krista Kyllönen. Elle avait demandé leur aide, ce qui facilitait toujours les choses, et c'était elle qui avait veillé à ce qu'on les installe dans cette vaste pièce au deuxième étage. La quarantaine, une tête de plus que Vanja, ses cheveux sombres attachés en chignon. Des yeux verts, toujours une ébauche de sourire aux lèvres, elle avait l'air en bonne forme physique, presque athlétique. *Sebastian aurait sans aucun doute cherché à coucher avec elle*, songea Vanja. À l'époque où il se débrouillait pour être toujours fourré à la Criminelle. Cela

remontait à quelques années. Uppsala avait été la dernière fois. À présent, il était avec Ursula. Dans quelle mesure cela l'empêchait de coucher à droite et à gauche, Vanja l'ignorait, mais Ursula semblant s'en satisfaire, elle n'avait pas approfondi la question.

Krista leur avait de bonne grâce mis à disposition tout ce qu'ils avaient demandé, leur avait fourni deux voitures banalisées, avait répondu à toutes leurs questions, les avait aidés à se plonger dans l'enquête et à se mettre au plus vite au courant de ses résultats.

Qui devaient s'avérer infimes.

Ce n'était pas la faute de la police de Karlshamn, même si Ursula, comme à son habitude, s'était répandue en privé sur l'incompétence de la police locale. On pouvait espérer redresser la barre maintenant qu'ils étaient sur place et procédaient à leur propre examen de la scène de crime. Krista les avait également présentés à ses collègues et leur en avait désigné une, Sara Gavrilis, comme référente. À la moindre question, ils pouvaient sans hésiter solliciter son aide. Si elle ne pouvait pas les aider elle-même, elle saurait à qui adresser leurs questions. Vanja avait brièvement repensé à Thomas Haraldsson, un policier chargé d'une mission analogue lors d'une enquête à Västerås voilà bien des années, et qui était le flic le plus balourd qu'elle ait jamais rencontré. Curieusement, il avait par la suite réussi à devenir directeur de la maison d'arrêt de Lövhaga, où ils s'étaient revus lors d'une enquête concernant le tueur en série Edward Hinde. Après quoi, elle n'avait Dieu merci plus jamais eu affaire à lui. Et cette Sara Gavrilis semblait très compétente, à l'image de sa cheffe.

Vanja se tourna à nouveau vers l'écran. Sans grande surprise, ce troisième meurtre faisait du bruit. Les gros titres alarmistes qualifiaient Karlshamn de "cité de la peur" : même si ce n'était pas encore le cas, elle supposa que cela ne tarderait pas. La presse, les réseaux sociaux et les ravages de ce mystérieux tireur s'en chargeraient.

Carlos se leva de sa place près de la porte et se dirigea vers elle. Il lui suffit de voir son expression pour comprendre qu'il n'apportait pas de bonnes nouvelles.

“Laisse-moi deviner, dit-elle quand il eut posé les documents devant elle. Elle a fait l’objet de plaintes, d’enquêtes, sans jamais avoir été condamnée.

— Oui, confirma Carlos. À deux reprises ces neuf dernières années. Escroquerie conjugale.”

Vanja se redressa et parcourut les documents, sachant à peu près ce qu’elle allait y trouver. Une femme qui approchait un homme, entamait une liaison puis, quand elle rompait ou disparaissait dans la nature, le laissait délesté d’une grosse somme.

L’homme qui avait déposé la première plainte à Trelleborg avait déclaré qu’Angelica lui avait soutiré environ 600 000 couronnes. Vanja tourna la page. Quatre ans plus tard, l’autre plaignant, de Växjö, avait été délesté de 450 000. Plus de un million, donc. En neuf ans. Angelica Carlsson devait disposer d’autres sources de revenus, ou alors toutes ses victimes n’avaient pas porté plainte. Cette dernière hypothèse était la plus vraisemblable. Pour beaucoup, la honte était difficile à surmonter. Ils se sentaient idiots de s’être fait rouler sans avoir rien vu venir. Beaucoup ne pouvaient pas se défaire du sentiment qu’ils n’avaient qu’à s’en prendre à eux-mêmes. Vanja savait qu’elle n’aurait pas dû, mais au fond elle leur donnait raison. Ce n’était quand même pas trop demander qu’une sonnette d’alarme s’active quand une personne qu’on ne connaissait que depuis peu vous demandait de lui prêter de fortes sommes, de vous porter garant ou d’investir dans une entreprise ficelée à la va-vite.

“Je déteste ce genre d’arnaques, s’exclama Carlos. Quand on profite de la bonté des gens.

— Oui, ce n’est pas agréable, opina Vanja, bien contente d’avoir gardé son avis pour elle en entendant la véhémence de sa voix.

— C’est impardonnable, comme les types qui trompent les petits vieux en leur vendant du bitcoin et en profitent pour prendre le contrôle de leurs ordinateurs et vider leurs comptes. Maudits vautours !”

Vanja leva les yeux vers lui. La colère de sa voix lui donnait l’impression qu’il y avait là du vécu, chez lui ou un proche.

Ce n'était pas à elle de demander, mais à lui d'en parler s'il en avait envie.

— OK, merci, dit-elle en mettant les documents de côté. Essaie de trouver un lien entre Angelica et les deux autres.

— Tu veux dire à part que tous les trois ont fait l'objet d'enquêtes abandonnées ou d'acquittements ?

— Oui, à part ça.

— D'accord.

— Merci.”

Vanja se cala à nouveau au fond de son siège. Ils avaient là l'ébauche d'un mobile. Dans le pire des cas, ils avaient affaire à une sorte de justicier autoproclamé, une sentinelle qui punissait des personnes que la loi n'avait pu atteindre. Elle espérait vraiment que ce n'était pas ce scénario, car dans ce cas il était absolument impossible de prévoir où ni contre qui cette personne allait frapper la prochaine fois. Il y avait plus de gens qu'on ne croyait qui avaient fait l'objet d'une plainte, d'une enquête de police, mais qui avaient été libérés ou acquittés pour des raisons diverses, le plus souvent par manque de preuves.

La ville de Karlshamn ne faisait pas exception.

Billy entra dans la pièce et Vanja sentit son moral remonter d'un cran.

— S'il te plaît, des bonnes nouvelles ! lâcha-t-elle avec un sourire quand il s'approcha.

— Qu'est-ce que ce serait, des bonnes nouvelles ?

— Que Dick a reçu une formation de tireur d'élite pendant son service militaire, qu'il a un long passé violent, qu'il a acheté un billet de train pour Karlshamn la semaine dernière et que nous savons dans quel hôtel il est descendu.

— Dans ce cas, non, dit Billy avec un sourire gêné. Je ne trouve aucun lien entre Angelica et aucun Dick.

— Ah non ?”

Ce n'était pas vraiment une surprise, après ce que Carlos venait de lui apprendre, mais Vanja éprouva pourtant une pointe de déception.

— Elle n'a jamais possédé d'appartement à Göteborg, à ma connaissance, continua Billy. Ni avec Dick ni avec personne d'autre.

— A-t-elle seulement habité Göteborg ?

— Elle n’y a jamais été enregistrée.

— Carlos a trouvé deux plaintes pour escroquerie conjugale, l’informa Vanja en montrant de la tête les documents sur sa table. Allons-nous donc considérer que Dick est un personnage qu’elle a inventé pour soutirer un peu d’argent à son nouveau petit ami ?

— Nils a dit qu’il l’avait menacée de la signaler au fisc ou de porter plainte auprès de la police... Ça semble un prétexte classique pour demander qu’on lui prête de l’argent.

— Bien sûr.

— Pas de condamnation ?” demanda Billy en prenant les documents fournis par Carlos. Vanja comprit que lui aussi pensait à la piste du justicier.

“Non.”

Billy parcourut les documents et les reposa avec une moue dubitative.

“À quoi tu penses ? demanda Vanja.

— Supposons qu’il s’agisse effectivement de quelqu’un qui se charge de faire justice lui-même”, commença Billy en grattant sa barbe. Carlos s’approcha pour mieux entendre. “Il doit y avoir en ville des gens ayant fait pire que ces trois-là. Certes, cet accident de bus a fait des morts, mais les autres ? Vols et violences sans gravité, et à présent escroqueries ?

— Tu penses qu’ils ont autre chose en commun ? glissa Carlos.

— Forcément, non ?

— OK, alors découvrons de quoi il s’agit, asséna Vanja en se rendant immédiatement compte que c’était facile à dire, mais ses deux collègues hochèrent pourtant gravement la tête et regagnèrent leurs bureaux respectifs. Vanja décida d’appeler Ursula, pour voir si elle avait trouvé quelque chose dans l’appartement d’Angelica. Elle sortit son portable, mais on frappa au montant de la porte avant qu’elle ait le temps de composer le numéro.

“Désolée de vous déranger, mais vous avez de la visite.”

Les trois personnes présentes dans la pièce se tournèrent vers la porte où un homme d’environ cinquante-cinq ans apparut

derrière Sara Gavrilis. Chauve, lunettes cerclées d'acier, veste sur une chemise à carreaux au col ouvert, chino. Vanja se leva en interrogeant Sara du regard, supposant qu'il y avait une raison pour laquelle ce visiteur avait été autorisé à les rencontrer dans leur bureau au lieu d'attendre à la réception.

“Herman Göransson, président du conseil communal, dit Sara en le présentant d'un geste. Vanja Lithner, de la brigade criminelle, responsable de l'enquête.”

*Génial, il ne manquait plus que ça*, pensa Vanja en allant à sa rencontre en souriant, main tendue. Parfois, rien à faire, Torkel lui manquait vraiment, vraiment beaucoup.